

Contes et Légendes de la lieue de grève

Index

LA VILLE DE LEXOBIÉ	1
LES COLLECTEURS	6
LES SIRENES	8
L'HISTOIRE DE RANNOU :	11
LA CHARLEZEN	12
TOUL FAROUGUEL	16
LA VILLE MORTE	18
LES FEES.....	22
LE FILS DU PECHEUR.....	23
MIRACLE A SAINT-MICHEL	30
LES RITES DE LA FONTAINE SAINT-EFFLAM	34
ANNEXE LA VILLE DE LEXOBIÉ	35

LA VILLE DE LEXOBIÉ

Résumé

A une époque fort reculée de notre histoire, s'élevait dit-on à Saint-Michel-en-Grève une cité maritime puissante et belle, défendue par de bons remparts des attaques de ses ennemis et protégée des envahissements des flots par des digues, dont on ouvrait à certains moments les portes pour laisser entrer ou retenir la

mer dans le port. Mais cette ville engloutie, qui fait penser à la ville d'Ys située parfois dans la baie de Douarnenez, a-t-elle existée ? (cf l'annexe à la fin des contes).

La légende :

Si l'on croit la tradition, « c'était une ville splendide, babylonienne. – Elle était bâtie de marbre, peuplée de palais, toute étincelante d'or : des remparts d'une hauteur colossale la défendaient des attaques de ses ennemis d'un côté, et des digues, d'une solidité à toute épreuve, la protégeaient de l'autre contre les irruptions de l'Océan. » Mais il est un moment où tombent les cités les plus magnifiques : Dieu suscite un fléau dévastateur qui les couche dans la poussière. Tantôt c'est un conquérant formidable dont la valeur ne rencontre point d'obstacles qui puissent arrêter sa marche triomphale, tantôt une peste ou un incendie viennent décimer les habitants ou anéantir les maisons : ou bien encore, les flots se soulèvent pour engloutir ces tours altières restées imprenables. Telle fut jadis la ville de Lexobie et telle elle fut renversée par les eaux, au point qu'il en reste à peine quelques traces. C'est du moins ce que dit la légende : il faut bien se garder de rire de ces contes populaires que la tradition nous a transmis par diverses générations qui nous ont précédé : il existe au fond de sages vérités. Il en est qui ont revêtu une autorité impérissable et parmi eux, nous plaçons celui de l'existence de la ville de Lexobie qui est aujourd'hui un fait incontestable.

Mais si cette ville fut puissante, sa fin fut bien terrible. Nous ne pouvons mieux faire pour raconter brièvement sa dernière heure que de laisser parler un élégant écrivain vers 1850 : M. Zaccane, dans un feuilleton intitulé *La Ville aux Diamants*, s'exprime ainsi : « A Lexobie, il n'y avait rien à craindre, et sûre de l'impunité, la cour du bon roi se livrait avec emportement à ces ténébreux excès qui avaient autrefois attiré la colère du ciel sur Sodome et Gomorre ! – Un jour cependant, Dieu ne pût voir sans être courroucé, le spectacle que la ville de Lexobie donnait à la Bretagne et au monde entier et il résolut de la détruire. – Ce ne fut pas long. – La ville de Lexobie s'endormit la nuit suivante du lourd sommeil de l'orgie et ne se réveilla plus. – L'Océan avait brisé ses digues puissantes, et l'on ne voyait plus à sa place qu'une immense nappe d'eau, silencieuse et morne.... ».

Saint-Michel-en-Grève revendique l'honneur d'être bâtie sur ses ruines. Quelques-uns prétendent qu'elle embrassait tout le pays où sont aujourd'hui les communes de Trédrez et de Ploulech et qu'elle était assez vaste pour qu'une extrémité occupât l'endroit où s'élève le hameau actuel du Yaudet et que l'autre extrémité dépassait la lieue de grève. Sans ajouter foi à cette étendue prodigieuse qui nous semble le fruit de l'exagération populaire, examinons quels sont les titres sur lesquels s'appuie St Michel-en-Grève pour se prétendre située sur l'emplacement de l'antique ville de Lexobie.

Saint-Michel-en-Grève n'a pour elle que l'autorité de légendes anciennes qui assignent pour berceau à Lexobie la *lieue de grève* « immense plage déserte, où l'on ne voit à gauche que la pleine mer, à droite que des champs pour la plupart incultes, ou des rochers nus bizarrement taillés par l'Océan dans un jour de puissante fantaisie. ». Comme nous venons de le dire, les flots engloutirent cette ville superbe qui est demeurée enfouie au-dessous de ces sables arides, éternel monument des vengeances divines et dont l'aspect désolé remplit le cœur d'une vague tristesse et plonge l'âme dans une mélancolie amère. Elle n'a pas été entièrement détruite : elle existe là, cachée aux regards des mortels : la nuit de la saint Jean chacun peut y descendre par un escalier magnifique pratiqué au fond d'une grotte qui se trouve à l'entrée de la baie, derrière un rocher, lequel cette nuit là s'ébranle pour en livrer l'accès au premier coup de minuit et se referme au dernier son de la cloche. Malheur à celui qui n'a pas été assez prompt à enlever hors de ces lieux souterrains tout l'or dont il s'est chargé, il est à jamais enseveli dans les entrailles de la terre : la condition est expresse et telle est la cupidité humaine qu'on ne dit pas que jamais personne en soit revenu.

« Parmi les rochers nombreux de la côte, se cache au fond d'une anse une grotte peu profonde et peu faite pour attirer les regards, mais qu'une tradition populaire a rendu célèbre. C'est là qu'est enfermée, avec d'immenses trésors, depuis douze ou quinze siècles, une princesse du pays de Lexobie. Elle n'est point morte ; elle dort par l'effet d'un enchantement qui doit prendre fin lorsqu'un célibataire à l'âme inaccessible à la peur viendra la délivrer. Certes, les Bretons ont du courage, et pourtant nul encore n'a osé tenter l'aventure, bien que personne n'ignore que la main et toutes les richesses de la princesse seront la récompense du libérateur. Mais on se doute bien qu'il ne suffise point de se présenter à la grotte à jeun, le jour de la Pentecôte, à l'heure précise de minuit : l'enchanteur, sans nul doute, ne cédera pas sans combattre ; il se présentera sous la forme de quelque monstrueux dragon, couvert d'écailles et vomissant des flammes!... Voilà pourquoi le cœur manque aux jeunes gens ; voilà pourquoi la princesse n'est pas encore délivrée »

On raconte encore à l'occasion de la Lieue de Grève (Al Lew Drez), les charmantes légendes qui suivent:

"Voici que minuit sonne à l'église de Saint-Michel-en-Grève; minuit de la Pentecôte bénie!

C'est l'heure où les vrais chrétiens reposent leur tête sur l'oreiller de balle, contents de ce que le bon Dieu leur a donné, et s'endorment au cher bruit que fait la respiration des petits enfants endormis.

Mais Perik Scoarn, lui n'a pas de petits enfants. C'est un jeune homme hardi et seul dans la vie. Il a vu les nobles des environs venir à l'église, et il est envieux de leurs chevaux à brides plaquées d'argent, de leurs manteaux de velours et de leurs bas de soie à coins bariolés.

Il voudrait être riche comme eux, afin d'avoir, à l'église, un banc garni de cuir rouge, et de pouvoir conduire au pardon les belles "pennérés", assises sur la croupe de son cheval et un bras appuyé sur son épaule.

Voilà pourquoi Pérík se promène sur la "Lew Drez", au pied de la dune de Saint-Efflam, tandis que les chrétiens reposent dans leurs maisons, protégés par la Vierge. Pérík est un homme amoureux de grandeurs et de belles filles; les désirs sont aussi nombreux dans son coeur que les nids d'hirondelles de mer sur les grands récifs.

Les vagues soupirent tristement à l'horizon noir, les cancre rongent à petit bruit les cadavres des noyés; le vent qui souffle dans les fentes de Roch-Ellas imite le sifflet des collecteurs (1) de la "Lew Drez"; mais Scoarn se promène toujours.

Il regarde la montagne, et repasse dans sa mémoire ce que lui a dit le vieux mendiant de la croix d'Yar. Le vieux mendiant sait ce qui s'est passé dans la contrée, alors que nos plus vieux chênes étaient encore des glands et nos plus vieilles corneilles des oeufs non couvés.

Or le vieux mendiant d'Yar lui a dit que là où se dresse aujourd'hui la dune de Saint-Efflam s'étendait autrefois une ville puissante (2). Les flottes de cette ville couvraient la mer et elle était gouvernée par un roi ayant pour sceptre une baguette de noisetier, avec laquelle il changeait toute chose selon son désir.

Mais la ville et le roi furent damnés pour leurs crimes, si bien qu'un jour, par l'ordre de Dieu, les grèves s'élevèrent comme les flots d'une eau bouillonnante et engloutirent la cité. Seulement, chaque année, la nuit de la Pentecôte, au premier coup de minuit, un passage s'ouvre dans la montagne et permet d'arriver jusqu'au palais du roi.

Dans la dernière salle de ce palais se trouve suspendue la baguette de noisetier qui donne tout pouvoir; mais pour arriver jusqu'à elle il faut se hâter, car, aussitôt que le dernier son de minuit s'est éteint, le passage se referme et ne doit se rouvrir qu'à la Pentecôte suivante.

Scoarn a retenu ce récit du vieux mendiant d'Yar, et voilà pourquoi il se promène si tard sur le "Lew Drez".

Enfin un tintement aigu retentit au clocher de Saint-Michel; Scoarn tressaille! il regarde, à la clarté des étoiles, le rocher de granit qui forme la tête de la montagne, et le voit s'entrouvrir lentement comme la gueule d'un dragon qui s'éveille.

Il assure alors à son poignet le cordon de cuir qui retient son "Pen-bas" et se précipite dans le passage, d'abord obscur, puis éclairé par une lumière semblable à celles qui brillent, la nuit, dans les cimetières. Il arrive ainsi à un palais immense dont les pierres sont sculptées comme celles de l'église du "Fou du bois" ou de Quimper sur l'Odet.

La première salle où il entre est pleine de bahuts où est entassé autant d'argent que l'on voit de grains de blé dans les herbes, après la moisson; mais Pérík veut

plus que de l'argent et il passe outre! - Dans ce moment sonne le sixième coup de minuit !

Il trouve une seconde salle de coffres qui regorgent de plus d'or que les rateliers ne regorgent d'herbes en fleur au mois de juin. Pérík Scoarn aime l'or; mais il veut encore davantage et il va encore plus loin. - Le septième coup vient de sonner.

La troisième salle où il entre est garnie de corbeilles où les perles ruissellent comme le lait dans les terrines de terre de Cornouailles, aux premiers jours du printemps. Scoarn eût bien voulu en emporter pour les jolies filles du coin; mais il continue sa route, en entendant sonner le huitième coup.

La quatrième salle était toute éclairée par des coffrets remplis de diamants, jetant plus de flammes que les bûchers d'ajoncs sur les coteaux du Douron, le soir de la Saint-Jean. Scoarn est ébloui! Il s'arrête un instant, puis court vers la dernière salle en entendant frapper le neuvième coup.

Mais là, il demeure subitement d'admiration! Devant la baguette de noisetier que l'on voit suspendue au fond, sont rangées cent jeunes filles belles à perdre les saints. Chacune d'elles tient, d'une main, une couronne de chêne, et, de l'autre, une coupe de vin de feu. Scoarn, qui a résisté à l'argent, à l'or, aux perles et aux diamants, ne peut résister à la vue de ces belles créatures, amies du péché.

Le dixième coup sonne et il ne l'entend point; le onzième se fait entendre et il demeure immobile; enfin, le douzième retentit aussi lugubre que le coup de canon d'un navire en perdition parmi les brisants !...

Pérík épouvanté veut retourner en arrière; mais il n'est plus temps! toutes les portes se sont refermées; les cents belles jeunes filles ont fait place à cent statues de granit et tout rentre dans la nuit !

Voilà comment les vieillards ont raconté l'histoire de Scoarn. Vous savez maintenant ce qui arriva à ce jeune homme pour avoir ouvert trop facilement son coeur aux séductions. Que la jeunesse prenne son enseignement: il est bon de marcher les yeux baissés vers la terre, de peur de désirer les étoiles qui sont à Dieu et à ses anges.

[1] On donnait ce nom à de hardis brigands (ceci est historique), qui exploitèrent longtemps ces côtes dangereuses. Ils avaient imaginé de placer un chapeau au bout d'un pieu, au bord de la route. Si le voyageur passait sans rien y déposer, un coup de sifflet l'annonçait au reste de la bande qui le dépouillait un peu plus loin.

[2] Les habitants de Saint-Michel revendiquent pour leur grève l'antique ville d'Is que les légendes ont rendue si célèbre. De nos jours encore, un vieux pêcheur raconte à qui veut l'écouter qu'il y a quelques années la mer, après un orage épouvantable, se retira bien au-delà de ses limites ordinaires, laissant si peu d'eau près de la côte, qu'il distingua parfaitement des pointes de clocher sortant des sables qui parsèment le fond de la grève. La grève de Saint-Michel a été autrefois un grand bois ou une forêt.

LES COLLECTEURS

Résumé

L'histoire des " collecteurs de la Lieue de Grève " occupe une place importante dans les traditions trégoroises. On appelait ainsi une bande de brigands qui, dès le moyen-âge et jusqu'au début du XIXème siècle, guetta les voyageurs le long de cette grève nue entre St Michel-en-Grève et St Efflam, où tout homme attaqué, pris entre la mer et des fourrés impénétrables, devait s'estimer heureux de sacrifier ses écus pour sauver sa vie. De temps à autre, quand les plaintes s'élevaient trop fort, intervenaient la maréchaussée, voire quelques seigneurs du voisinage.

L'histoire :

On fouillait les bois de Lancarré et du Roscoat. On pendait et rouait les malheureux qui s'étaient laissé appréhender. La sécurité renaissait durant quelque temps. Puis une nouvelle bande se reformait des débris de l'ancienne, grossie de néophytes déterminés, et alors s'ouvrait une nouvelle série de pillages et d'assassinats.

Les voleurs de la " Lieue de Grève " avaient d'ailleurs un illustre précédent, celui d'Olivier de Clisson, lui-même, qui s'embusqua un jour derrière le Roc'h-Ar-Lez, afin de guetter les bagages du duc Jean IV, avec lequel il se trouvait en délicatesse, et qui, les voyant engagés dans les sables, se jeta sur eux pour rafler la précieuse vaisselle d'argent de son souverain.

Plus tard, à l'époque de la Ligue (au XVIème siècle), près de cette fière " brigandine " de large envergure qu'était Marguerite Charlès (dit la Charlezen), les Rannou, malgré leur force et leur vigueur brutale, font mine de pâles comparses. Privés de leur chef qu'était la Charlezen, ils continuèrent cependant à écumer la " Lieue de Grève " pour leur propre compte, aidé en cela par Maria de Charlès, fille de Marc'haït Charlès mais le sort se montrait décidément contraire. Ils avaient arrêté certain jour un marchand, et après l'avoir dévalisé, ils lui commandaient: "A genoux, ton chapeau à tes pieds, et penche la tête au-dessus que ton sang y coule! Dis ton *In Manus* quand tu voudras; c'est ici que tu dois mourir", lorsque la maréchaussée surgit. Après une résistance farouche, les deux Rannou durent se rendre et, un mois plus tard, leurs cadavres se balançaient au bout de deux brasses de chanvre, aux fourches patibulaires de Lannion.

Sous Louis XIV et sous Louis XV, les pirates de la grève continuèrent leurs tristes exploits. Vers 1720, un jeune voyageur de Rennes fut arrêté un soir, près de Saint Eflam, par deux hommes qui l'abandonnèrent après l'avoir détroussé. N'osant continuer son chemin, il alla demander asile au manoir voisin de Coatgaric, où une bonne famille paysanne lui fit le plus charitable accueil. Rassuré et restauré, il narrait son aventure, lorsque la porte s'ouvrit et donna passage à deux solides gars que le maître de la maison lui présenta comme étant ses fils. Il reconnut avec effroi ses agresseurs: eux aussi retrouvèrent en lui leur récente victime. Le père ne remarqua rien, mais la fille, qui soupçonnait depuis longtemps quelque terrible secret, fut frappée du trouble de l'étranger et de ses frères. Elle épia ceux-ci, surprit leur dessein d'égorger pendant la nuit celui qui pouvait les dénoncer, et malgré mille difficultés, fit évader son hôte. L'histoire se termina selon la formule des meilleurs romans; les méchants furent punis; la vaillante jeune fille épousa l'aimable jeune homme et, en 1832, nous apprend l'auteur anonyme qui a rapporté cette aventure, leurs descendants tenaient à Rennes, sur la place Sainte-Anne, "un riche café très renommé et très fréquenté".

Dans la seconde moitié du XVIIIème siècle apparaît la sinistre figure de Potr Coat-Alan (le gars du Bois-Alain), qui avait commencé par écorcher vif un capucin pour avoir sa barbe et s'en faire une barbe postiche. Ses forfaits furent nombreux. On finit par le saisir et on le pendit au bord du grand chemin. Même supplicié, il trouva moyen, en interpellant deux paysans qui passaient, de leur faire une telle frayeur qu'ils en moururent.

Le dernier en date des bandits de la " Lieue de Grève " fut Jean Marec, surnommé Yan-ar-Moc'h (Jean-les-cochons), parce qu'il avait été tueur de porcs avant de devenir tueur d'hommes. Il affirmait que pour lui, saigner un chrétien ou un pourceau, c'était tout comme. Il épargnait pourtant les femmes, en souvenir d'une sienne fiancée, morte du chagrin que lui avait causé la mauvaise conduite de son promis. Ce redoutable coquin était de l'apparence la plus chétive, si mince et si long qu'il semblait toujours devoir se casser en deux, mais dans ce corps débile habitait une âme impitoyable. La route de Lannion à Morlaix, depuis Saint-Michel-en-Grève jusqu'au bois de la Roche, Yan-ar-Mor'h la considérait comme son fief exclusif, et il en avait organisé l'exploitation d'une façon méthodique. Cinq postes à lui veillaient jour et nuit, à Roch-ar-Laz, Saint-Eflam, Gwez-Avalou-Put près de Pont-Menou, Pont-ar-Vinihy, Boisson et Saint-Hubert.

Le voyageur qui, venant de Lannion ou de Morlaix, s'aventurait sur la grève, y rencontrait bientôt une casquette suspendue à un bâton fiché dans le sable; plus loin, sous Roch-Ar-Laz, deuxième casquette disposée de même; au bas de la montée de Saint-Eflam, troisième casquette. Il était prudent de faire une large offrande à cette collecte silencieuse, mais très significative; moyennant quoi, un brigand toujours aux aguets vous glissait le mot de passe ou un gage quelconque, pipe, blague, briquet, couteau. Si l'on était arrêté ensuite, on disait

le mot de passe ou bien l'on exhibait son gage, qu'il fallait en fin de compte déposer sous le porche de Saint-Hubert. Quant aux récalcitrants et aux ladres, ils s'exposaient tout bonnement à la mort. De stridents coups de sifflets donnaient l'éveil au gros de la bande; une meute dressée à la chasse de l'homme les traquait; saisis, dévalisés, ils étaient saignés au cou, puis ensevelis, à demi vivants encore, sous quelques pelletées de sable, près de la croix de Mi-Lieue. Et la mer, roulant sur leur tombe, nivelait, effaçait tout. Yan-ar-Moc'h disait avec sa jovialité féroce: " Il n'y a pas de cimetière mieux entretenu que le mien ". L'un de ses derniers coups fut l'assassinat d'un officier de santé de Lannion, grand-oncle de Charles Le Goffic, qui se rendait à Morlaix à cheval, avec 5 ou 6.000 francs dans son porte-manteau, et qu'on retrouva au matin couché sur le sable, la poitrine écrasée sous un quartier de roc, ayant auprès de lui ses pistolets déchargés et sa sacoche vide. " Lui aussi sans doute avait passé près des trois casquettes sans y déposer la rançon dont ces coquins frappaient tous les voyageurs, à l'exception des nonnes, des prêtres et des ménétriers ". Arrêté peu après dans le vieux four abandonné de Croaz an Haye, où il avait établi son quartier général, Yann-ar-Moc'h expia ses crimes sous le couperet de la guillotine, et avec lui s'éteignit la dynastie sanguinaire des " Collecteurs de la Lieue de Grève ". Mais jusqu'après 1825, il subsista un monument singulier de leur règne. C'était, peu après la rivière de Pont-ar-Yar, un grand poteau de bois planté là pour jalonner l'entrée du sentier des dunes. Dans l'obscurité, quantité de passants avaient pris ce pieu inoffensif pour un voleur posté en sentinelle, et avaient déchargé sur lui leurs pistolets d'arçon, en s'effarant de le trouver invulnérable. Tant de plomb et de projectiles en avaient criblé le bois qu'au témoignage d'un vieillard qui le vit encore debout dans sa jeunesse, " le bout d'une épingle n'y aurait pas trouvé une place saine ".

LES SIRENES



Résumé

On raconte que la ville légendaire d'IS, serait située aux abords de Saint-Michel-en-Grève. Elle fut submergée sous les flots à cause de la débauche de ses habitants.

Le roi Gradlon avait fait construire cette belle cité au « péril de la mer » pour sa fille unique appelée Dahut. Les anciens affirment que toutes les sirènes que l'on peut rencontrer aujourd'hui sur nos côtes trégoroises sont nées de Dahut.

Légende :

Dahut reçut un jour la visite d'un étranger (on prétend que c'était le diable), qui la séduisit. Pour lui prouver son amour, elle déroba les clefs des écluses de la digue et les lui confia. Sans perdre un instant, l'étranger ouvrit toutes les écluses de la ville, laissant la mer tout submerger sur son passage. Dahut fut alors engloutie dans l'abîme marin et transformée en sirène.

Les anciens affirment que toutes les sirènes que l'on peut rencontrer aujourd'hui sur nos côtes trégoroises sont nées de Dahut, fille du roi Gradlon. Mi-femmes, mi-poissons, elles ont des cheveux longs et fins comme la soie, et elles se peignent avec des peignes d'or ou d'ivoire. De la tête à la ceinture, elles ressemblent à de très belles jeunes filles. Le reste du corps est pareil au ventre et à la queue des poissons. Le meilleur moment de la journée pour les rencontrer est le crépuscule, lorsque la lieue de grève est déserte et silencieuse.

Leur chant, fascinant et fatal, reste la principale arme de séduction de ces femmes de mer. Elles connaissent, dit-on, des chants si beaux, qu'ils feraient oublier père, mère, femme et enfants si on s'attardait à les écouter. Elles enchantent les jeunes gars du pays, « *les étouffent sous leurs suaves caresses, les empoisonnent de leurs baisers et les noient sous le torrent de leurs*

larmes ». Elles sont de plus extrêmement jalouses et possessives, voire cruelles, et sont dotées d'une sensualité insatiable envers les jeunes michelois dont elles aimeraient tant être aimées. On prétend d'ailleurs que si l'eau est si salée dans la baie de Saint-Michel, c'est à cause des larmes que versent en abondance ces sirènes en mal d'amour.

On raconte dans nos chaumières, qu'une de ces femmes de mer, amoureuse d'un pêcheur de Saint-Michel, l'attira un soir d'été sur un rocher aux alentours de Beg-ar-Forn. Merveilleusement belle, dotée d'une grâce infinie, elle le cajola, lui murmura des mots doux et lui présenta une coupe remplie d'un breuvage magique qui, s'il l'avait bu, l'aurait contraint à l'aimer et à la suivre sous les eaux. Mais au moment même où le jeune homme allait y tremper ses lèvres, il perçut la voix de son épouse qui était venue à sa rencontre et jeta la coupe dans la mer. Le breuvage magique, en s'y répandant rendit la mer amère, comme elle l'est encore aujourd'hui à St-Michel.

Un autre jour, un michelois nommé J.B., passionné par la pêche, s'était rendu vers deux heures du matin, à marée descendante, pour relever ses lignes de fond non loin du Yar et du Roscoat. Il entendait à cent pas de la rivière des rires de jeunes filles. Il s'approcha doucement pour bien les voir.

Exhibant leurs corps nus, elles se peignaient avec des peignes d'or, elles nageaient et folâtraient au clair de lune. J.B. ne connaissait aucune de ces jeunes filles et ne comprenait rien de ce qu'elles disaient. Le crépuscule n'était pas loin, lorsqu'une des filles l'aperçut et se mit à crier : « Un homme ! ». Aussitôt, tous les regards se tournèrent vers l'indiscret. « J.B., mon ami, viens nager avec nous ». Les jeunes filles commencèrent une chanson si belle que J.B. était forcé de se rapprocher de l'eau. Il ne put résister à la vue de ces belles créatures, amies du péché, et comme envoûté, s'apprêtait à les suivre au large, en s'enfonçant petit à petit dans l'eau, attiré par une force irrésistible, quand les cloches de l'église de Saint-Michel-en-Grève se mirent à sonner l'Angélus. Aussitôt les jeunes filles finirent de chanter et disparurent sous l'eau.

Certains anciens pêcheurs affirment que l'apparition d'une sirène annonce toujours du gros temps, car ces créatures qui vivent dans les profondeurs, remontent à la surface pour assister au spectacle des tempêtes. On prétend aussi que si un pêcheur a le malheur de voir une sirène nue, ou s'il la touche même involontairement, un ouragan s'élève aussitôt, à moins qu'il se précipite irrésistiblement à la mer pour s'y noyer.

L'histoire de Rannou :



Une autre sirène, restée un jour à sec sur la lieue de grève, fut ramenée par un jeune garçon du pays, un peu chétif et nommé Rannou. Pour le remercier, la sirène donna à la mère du garçon une coupe pleine d'un philtre magique, en lui commandant de lui en faire boire tous les jours, afin qu'il devienne le plus fort et le plus puissant des hommes.

A neuf ans, il cassait avec ses mains, sept fers à cheval réunis. C'était un bon chrétien. On le voyait souvent dans les pardons de la région où il prenait fièrement place en tête du cortège, brandissant sa croix de granit parmi les bannières de velours et de soie et dominant la foule de sa colossale stature. On disait, et on dit encore aux environs de Plestin : « Fort comme Rannou ! ».

Peut-être, en cherchant bien dans le pays de Plestin et de Saint-Michel, pourrait-on encore glaner quelques épisodes légendaires relatifs à Rannou, comme celui mentionné :



« Par une belle matinée, Rannou se promenait sur la grève, non loin du Douron. Soudain sa quiétude fut désagréablement troublée par les vociférations et les injures d'une bande de vauriens qui, de la rive opposée, où ils pensaient n'avoir rien à craindre de Rannou, trouvaient amusant, de provoquer, narguer et railler impunément Rannou. La patience n'était pas la vertu dominante de celui-ci ; mais comment faire pour châtier ces voyous ? Le temps de courir au gué de l'Ile Blanche, et déjà, les garnements se seraient enfuis. Ils étaient d'ailleurs convaincus qu'ils étaient absolument hors d'atteinte ; cependant avec un terrible homme comme Rannou, il y avait toujours lieu de se méfier et ils l'apprirent à leurs dépens. Fou de colère, Rannou avisa un énorme bloc de rocher émergeant à demi du sable. L'arracher, l'étreindre si rageusement que ses bras y creusèrent leur empreinte, le lancer sur ses provocateurs fut l'affaire d'une seconde. Projetée avec la vitesse grand « V », la pierre vola par-dessus le bras de mer à la grande frayeur des voyous, arriva droit au plus acharné d'entre eux, l'aplatit net et demeura posée sur ses os broyés comme une dalle funéraire. De cette façon, on n'eut même pas besoin de l'enterrer ».

On montre encore près de la chapelle Saint-Haran en Plestin, le rocher fatal, et sur sa surface moussue, les traces des bras formidables de Rannou. A Plestin, une pierre isolée ayant la forme d'un siège s'appelle *Cador (chaise) ar Rannou*.

LA CHARLEZEN

Résumé

L'histoire et la tradition populaire ont gardé le souvenir d'une femme, **Marc'haït** ou **Marguerite Charlès**, laquelle rançonnait et assassinait à la tête d'une de ces bandes les voyageurs qui se rendaient de Lannion à Morlaix ou réciproquement.

Histoire

On la disait belle fille, capable de sensiblerie malgré ses cruautés, coquette, fière de son visage et de ses atours. Elle avait pour principaux lieutenants les frères Rannou (ou Rannoued) de Locquirec, deux coquins magistralement charpentés, qui, dédaignant toutes autres armes, assommaient les gens à coups de "penn-baz". On disait aux environs de Plestin : "Fort comme Rannou". A ceux qui voulaient s'enrôler dans sa troupe, elle faisait boire d'abord, comme épreuve préliminaire, une pinte de sang humain.

Ces bandits formaient une bande organisée sous le commandement de Marguerite Charlès, mais plus connue sous le nom de **la Charlezen**. Elle était, au milieu de ses brigands, un capitaine qui ne manquait pas d'autorité et très souvent le soir elle allait retrouver sa "troupe" près du Grand-Rocher. Devant ses "associés" elle développait alors ses idées qui étaient généralement toujours adoptées avec enthousiasme, car on ne la contredisait pas. C'était décidé, ils passeraient la nuit même à l'action. Ils se plaçaient alors soit près du Grand-Rocher, de la rampe de Toul Efflam ou du cimetière de Saint-Michel-en-Grève et ils accostaient les noctambules qui s'en retournaient chez eux en traversant la baie.

Les voyageurs par crainte d'être tués ou égorgés, remettaient sans crier leur bourse et leurs bagages. A la moindre résistance, les victimes étaient jetées à terre, gratifiées de coups de bâtons ou carrément tuées avant d'être détrossées. La bande n'hésitait pas à prendre, outre l'argent et les ballots des colporteurs, les montres, les pipes, les tabatières, parfois même les habits de leurs victimes. Tout était bon à prendre. On notait d'ailleurs souvent peu de résistance, bien au contraire, les victimes paraissaient être soulagées de s'en tirer à si bon compte, devant des agresseurs armés, aux visages plus ou moins masqués. Plusieurs bourses furent ainsi recueillies et le butin partagé au petit matin. Si une personne de la bande tentée de s'approprier la bourse pour elle toute seule, il ne lui était fait aucun cadeau, ce geste était une désobéissance qui méritait la mort.

L'expédition terminée, le groupe se retrouvait pour faire la fête car tous ces brigands avaient un point commun, ils aimaient faire bonne chère et mener joyeuse vie. On se procurait alors provisions et boissons dont il était fait ample consommation jusqu'à rouler sous les tables. Puis on chantait et l'on dansait. La Charlezen affectionnait cette ambiance. Elle même commandait toujours la manoeuvre, comme un premier maître de timonerie, à l'aide d'un sifflet, "un sifflet d'argent doré" qui pouvait mettre cinq cents hommes en fuite, dit la tradition. La Charlezen avait un sifflement particulier pour appeler à l'attaque les exécuteurs de ses ordres. Ce sifflement faisait bondir hors de leurs cachettes, des

hommes armés aux visages plus ou moins cyniques. Une voix s'écriait, généralement celle de la Charlezen : "La bourse ou la vie !". Ce sifflement et cette voix se répondait dans la baie et faisait frémir ceux qui l'entendaient (certains affirmaient que les voyageurs sentaient alors la moëlle se figer d'effroi dans leurs os), parce qu'il était souvent l'indice d'un nouveau meurtre. Qui dans le pays de St Michel et de Plestin n'a pas entendu ce dicton populaire :

**"C'est celle-là, la Charlès,
Qui siffle à tue-tête;
Et ce n'est pas un bon signe
Que d'entendre siffler la Charlès."**

Les pardons, les foires et marchés étaient aussi pour eux souvent des occasions de gagner de l'argent bien plus facilement qu'en labourant la terre. Non seulement de gagner de l'argent, mais aussi d'en prendre à ceux qui en avaient trop ou en faisaient mauvais usages à leurs yeux.

Ils s'installaient par groupes de trois ou quatre, en divers lieux voisins des itinéraires suivis par les colporteurs, marchands de bestiaux, artisans ou pèlerins et attendaient leurs victimes. Ceux-ci avaient souvent bu plus que de raison, et sans doute en considération de leur état et de leurs idées peu claires, aucune plainte n'était déposée auprès de la maréchaussée. La Charlezen avait également, dit-on, mis en place un racket, en percevant souvent une redevance auprès de certains commerçants, artisans ou notables voulant circuler sans être inquiétés. Tout le monde s'y retrouvait et chacun était content : ceux qui payaient, parce qu'ils se sentaient en sécurité ; et la troupe de la Charlezen, pour le profit qu'elle en retirait.

Tout cela se faisait sans que la maréchaussée intervienne. Faisait-elle la sourde oreille par peur de se froter à ces gens armés dont on ignorait le nombre, et pour qui la forêt qui s'étendait de Saint-Michel-en-Grève à Plestin-les-Grèves n'avait aucun secret ? Les hommes de justice installés dans la région, ne pouvaient ignorer les agissements de cette bande de brigands. Même si les victimes préféraient par prudence se taire, la rumeur s'étendait dans toutes les paroisses de la région. On parlait un peu partout, de la présence de ces personnes peu recommandables dirigée par la Charlezen, qui détroussait les gens, puis rançonnait les habitants.

La Charlezen transportait, dit-on, quelquefois son butin pendant la nuit sur une charrette dont elle graissait mal les roues et lorsqu'elle traversait le bourg de St Efflam ou de St Michel, avec ses amis, chacun se tenait dans sa maison bien tranquille et bien coi ; car lorsqu'on entendait le grincement sinistre, on craignait de se rencontrer face à face avec l'Ankou (c'est-à-dire un squelette drapé d'un linceul dont le regard donnait la mort). Et la Charlezen a fréquemment tiré parti de cette croyance.

Durant très longtemps, certains parents qui étaient débordés et agacés par les espiègleries de leurs enfants, ne manquaient pas de s'écrier: "Si vous n'êtes pas sages, la Charlezen et ses brigands vont venir vous chercher pour vous punir". La tradition rapporte que le Grand-Rocher, qui s'appelait primitivement **Ar-Roc'h-Glaz**, le Rocher-Vert, fut désigné dans la suite par **Roc'h-a-laz**, la Roche-qui-tue, à cause des nombreux crimes perpétrés en cet endroit et dans les bois voisins.

L'écrivain Luzel prétend que les victimes de Marguerite étaient enfouies dans le sable de la Lieue-de-Grève, sable mouvant où il n'était pas commode de les retrouver. Dans l'un des gwerziou qui lui sont consacrés, on parle "d'un petit bois rempli de ronces" où il y avait "autant de cadavres qu'il y en a dans l'ossuaire de Morlaix". Ce petit bois était vraisemblablement le bois de **Coatandrézenn** (ou **Koat-an-Drezen**), le Bois-de-la-Plage, c'est-à-dire situé près de la plage, en la commune de Tréduder, où la bande avait son "fort" (c'est-à-dire son domicile d'élection).

La tradition rapporte que la Charlezen avait amassé d'immenses richesses, enterrés auprès de ses divers refuges et enfouies dans deux arbres creux de même bois ! l'un contient "six pieds d'argent blanc", l'autre "six pieds d'or jaune". A-t-on découvert depuis le trésor de la Charlezen ? Il semble que non ! Une troupe de soldats espagnols, en 1598, se chargea de "sarcler" le "fort". Y réussit-elle ? Toujours est-il que la tradition veut que ce soit par surprise que la Charlezen elle-même finit par tomber dans un guet-apens où elle avait été attirée et qui lui fut dressé par un seigneur de Ploumilliau : M. de Keranglas, habitant à douze kilomètres environ du Grand-Rocher. L'histoire prétend qu'elle rencontre un matin le seigneur de Keranglas dans le taillis de Koat-an-Drezen (le bois des Ronces) en Tréduder, où se trouve un de ses repaires, et s'apprête à faire main basse sur lui, lorsque celui-ci lui demande de l'accompagner pour servir de marraine à son dernier-né. Flattée de l'invitation, la Charlezen s'humanise aussitôt ; elle accepte avec joie, veut retenir M. de Keranglas à dinner, lui offre un prêt de 500 écus pour les frais du baptême, et, rayonnante sous ses tresses d'or roux et ses coiffes de fine batiste, saute légèrement en croupe derrière le gentilhomme, afin d'être conduite au manoir. Mais là, l'accueil est si glacial, les figures sont si hostiles, qu'elle flaire à l'instant le piège où son imprudente confiance l'a fait choir. D'un élan, elle escalade les degrés de la plus haute tour, et veut siffler de toutes ses forces pour avertir les 500 hommes qui lui obéissent. Trop tard ! M. de Keranglas l'a rejointe ; il la saisit, lui arrache son sifflet du corsage, son poignard du cotillon, et la livre ainsi désarmée aux archers de la prévôté. Furieuse, elle apostrophe alors le traître qui l'a perdue : "Si j'avais su, Keranglas, quand j'étais là-bas sur le grand chemin, vous n'auriez pas fait un pas devant moi !"

Livrée à la justice, elle fut condamnée à la pendaison. La Charlezen se confessera publiquement selon l'usage, avec une épouvantable sincérité ; elle a tué ou fait tuer son père et sa mère ; elle a jeté un de ses enfants dans le feu ; elle

a égorgé nombre de gens. Elle fut pendue, pour le grand soulagement des habitants de la région Lannion-St Michel-Plestin. N'avait-elle pas mérité la pendaison, cette femme sans entrailles qui, après avoir laissé ses bandits à solde assassiner son père et sa mère, n'en exprimait comme regret qu'un certain ennui moral de constater qu'on n'ait pas épargné son père? Quant à sa mère, sa mort la laissait bien indifférente.

La Légende fait aussi mention d'une Marie Charlès, fille de Marguerite Charlès, qui lui succéda peut être à la tête de la bande. M. Le Braz, qui l'a prise pour héroïne d'une de ces *Vieilles histoires de pays breton*, veut qu'elle ait été rousse, ce qui la rapprocherait donc de Marion du Faouet, et "belle fille comme cette dernière et pas plus bégueule qu'elle".

Quoiqu'il en soit et quand la Charlès eut été "branchés" (pendus), la paix ne régna pas pour cela sur la Lieue-de-Grève; les fourrés et les landes continuèrent de servir de repaire aux voleurs de grand chemin. L'audace de ces malandrins alla même grandissant.

TOUL FAROUGUEL

La grotte du nom de Toul Farouguel (ou encore Toull ar garlandoned), située non loin du bourg de Saint-Michel-en-Grève, est la demeure des Kornandoned, petits lutins noirs. On les dit voleurs d'enfants. En effet certains d'entre eux ont une fâcheuse tendance à préférer les nourrissons michelois aux leurs propres. Ce sont de petits êtres noirs, de la taille d'un doigt, tout velu, à figure grimaçante, à voix rauque ou cassée, avec de long cheveux et de larges chapeaux, qui empêchent de les reconnaître. Ils sont chaussés de petits sabots à bout pointu.

Créatures réincarnées, originaires, semble-t-il, de Saint-Michel-en-Grève et condamnées par une puissance inconnue à une longue pénitence, ils sont dotés de pouvoirs plus ou moins magiques: ils peuvent quelquefois se grandir à la taille humaine ou, pour disparaître, se rapetisser à celle d'un insecte. On les dit méchants, et ils ont la mauvaise habitude d'exciter les tempêtes. Ils se cachent pendant le jour ; on ne les voit pas, mais on les entend souvent remuer. On les représente quelquefois recouverts de goémon. Ils sont d'ailleurs malins, d'une vivacité et d'une agilité surprenante. Impossible de mettre la main sur eux. Pour les chasser, il suffit d'avoir sur soi un bâton de charrue, nommé "*baz-an-arar*". Il s'agit en fait d'une petite fourche de bois servant au nettoyage du soc de la charrue. Une fois le soleil couché, on se garde bien d'approcher de leur retraite. Ils ont le pouvoir de se rendre invisible et de comprendre le langage des oiseaux. Il ne se tient d'ailleurs pas une conversation dans la paroisse de Saint-Michel-en-Grève, qu'ils ne connaissent, si le vent vient à la surprendre.

Un soir, à la nuit tombante, un vieux pêcheur de Saint-Michel-en-Grève revient seul d'une pêche à pieds, où il est resté très tard, et, son panier sous le bras, il

longe la côte au beau milieu des rochers situés en bas de la falaise de Beg-ar-Forn. Il marche pieds nus sur le sable mouillé qui étouffe le bruit de ses pas, lorsqu'au détour de la grotte de Toul Farouguel, il aperçoit plusieurs Kornandoned qui causent entre eux en gesticulant et en se lamentant, mais notre pêcheur n'entend rien de ce qui se dit. Ce même pêcheur se promène un jour au large de Beg-ar-Forn et voit avec surprise ces Kornandoned nager autour de sa barque. Il les reconnaît parmi les poissons auxquels ils ressemblent par leur forme. Les autres pêcheurs ne les aperçoivent pas. Leurs barques sont mystérieusement et lentement poussées vers les écueils et les rochers. Ils s'en étonnent d'ailleurs, car il n'y a pas un brin de vent. Mais notre vieux pêcheur, lui, connaît les mauvais tours que ces Kornandoned peuvent jouer aux pêcheurs. Il s'en méfie. Les Kornandoned se font un malin plaisir d'embrouiller et d'emmêler les lignes, de manger l'amorce sans se faire prendre, de couper les amarres des bateaux, de trouser ou déchirer les filets de pêche. Certains vident les casiers. Ils poussent même quelquefois l'effronterie jusqu'à sauter sur le dos des pêcheurs et à leur retirer la casquette en ricanant. Ils sont d'ailleurs souvent la source de violentes disputes et querelles entre les pêcheurs.

Un des grands divertissements des Kornandoned est de danser (la danse des Kornandoned) la nuit au clair de lune, sur la grève ou sur les gros galets placés à l'entrée de leur grotte en faisant beaucoup de bruit avec leurs pieds. Si pendant qu'ils dansent ainsi, *" un promeneur attardé a la mauvaise idée de traverser la lieue de grève où ils font leurs ébats, ils l'appellent par son nom, et s'il a l'imprudence de répondre, il est entraîné dans le tourbillon de leur ronde, jusqu'à ce qu' épuisé de fatigue, il tombe mourant sur le sol "*. Ils se servent, semble-t-il, de petites cornes suspendues à leurs ceintures pour jouer de la musique. Qui ne connaît qu'un seul conte breton, connaît au moins " la danse des Kornandoned " et son refrain:

On raconte que les Kornandoned sont contraints de rester sur terre en chantant chaque nuit inlassablement les noms des premiers jours de la semaine, ayant oublié les autres (à savoir le samedi et le dimanche), jusqu'à ce qu'un chrétien les leur apprenne. Il faut savoir que le mercredi est leur jour férié. Le samedi et le dimanche sont des jours néfastes pour eux, c'est pourquoi ils se gardent bien de les rajouter dans leur chant.

A Saint-Michel-en-Grève, il n'est d'ailleurs pas bon de s'absenter et de laisser les enfants seuls à la maison pour aller assister à des veillées ou à des pardons.

Abandonner ses enfants est considéré comme indigne d'une mère et pris de compassion maternelle certains Kornandoned emportent l'enfant abandonné quitte à laisser le sien en échange comme le rapporte cette histoire: *"Une micheloise qui avait l'un des plus beaux bébés du monde, commit un jour l'imprudence d'aller s'amuser au feu de la Saint-Jean, abandonnant la pauvre petite créature seule dans son berceau. A son retour, elle remarqua avec effroi et stupéfaction qu'un changement s'était opéré sur le bébé pendant son absence. A la place de la charmante créature qu'elle avait quittée, elle trouva un être*

vorace (il mangeait de la bouillie comme sept) et hideux au visage déformé et ridé. Il s'agissait en fait d'un enfant-vieillard, fils ou fille d'un Kornandon. Il paraissait vieux, bien plus vieux que les plus anciens de St Michel".

Nous ne savons, en fait, pas grand chose d'autre sur les Kornandoned. Si l'on s'en rapporte à la tradition, ces Kornandoned voient les générations se renouveler, les siècles se succéder, et eux sont immuablement toujours les mêmes, puisqu'on affirme qu'ils ne meurent pas. Il y a fort longtemps, on les voyait souvent le soir à la lisière des bois sombres qui entouraient Saint-Michel-en-Grève, au milieu des bruyères désertes ou au sommet des rochers qui surplombaient la lieue de grève. Ils vivaient en paix et en harmonie avec les êtres humains de l'époque. Leur demeure se trouvait sous les menhirs que l'on respectait. On les aimait bien et ils rendaient d'énormes services à cette époque. On les utilisait souvent pour retrouver les vaches égarées. On les disait inoffensifs, serviables et bons. Ils rendaient de grands services dans les fermes. Un bon Kornandon dans une ferme était un trésor. On laissait même de temps en temps une crêpe à leur intention. Une coutume voulait qu'on leur laisse le samedi soir, la dernière crêpe qui s'appelle " ar grazen " (la grillée). Toute petite et faite avec le reste de la pâte, celle-ci était réservée aux Kornandoned. Ces derniers redoutaient le froid et ne sortaient donc guère de leurs caches souterraines pendant l'hiver. Un refrain que l'on chantait quelquefois à Saint-Michel-en-Grève, en berçant les jeunes enfants mentionne cette coutume :

**Bin, Ban, Naine,
Où es-tu pendant l'hiver ?
Dans un petit trou, dans la terre,
Pour attendre le temps tiède.**

Certains anciens habitants de Saint-Michel prétendent que l'on trouve encore aujourd'hui des Kornandoned à Beg-ar-Fom. Mais ils sont méchants et espiègles. Et ceci est dû à l'ingratitude et à la méchanceté humaine. Il s'agirait d'espèces ayant vécu sous les menhirs anciennement situés à Saint-Michel-en-Grève (Parc Pelven, Parc Peuleven,..) et détruits sans ménagement par la main ravageuse de l'homme soumis à un productivisme forcené, qui ne croit ni en Dieu, ni en l'homme, mais seulement à l'argent. Ces Kornandoned estiment que leurs bons services ont été mal payés en retour. Ils aimaient vivre en paix sous ces menhirs où ils purgeaient leur peine tout en se sentant en sécurité, loin des dangers de la mer. De nos jours, leur humeur morose et leur méchanceté envers les humains viendraient de l'amertume de leur expulsion et de leur exil dans cette grotte de Toul Farouguel, mais ce n'est qu'une hypothèse parmi tant d'autres.

LA VILLE MORTE

Résumé :

A travers le brouillard, on distinguait les lignes d'une puissante jetée qui s'allongeait au milieu de la mer et à l'abri de laquelle de gros navires étaient à l'ancre, et dans le fond une ville magnifique se dressait, peuplée de palais de marbre et d'églises, et couronnée de cent clochers, dont il n'avait jamais entendu parler en ces parages. Où donc se trouvait-il et qu'était-il arrivé de nouveau par là ?

Légende :

La journée était superbe et le pêcheur était à la fête. Un soleil radieux promenait ses rayons sur la baie de Saint-Michel, allumant des reflets dorés à la crête des vagues et faisant étinceler comme une nappe d'argent le sable fin de la grève, qui s'étend vers Saint-Efflam, et sous laquelle dorment les villes et les villages ensevelis au VIII^e siècle par un raz de marée.

Les toits de Saint-Michel et de Trédrez brillaient dans l'azur et, au milieu de la grève, l'antique croix de schiste ardoisiers qu'érigea le moine irlandais Efflam, pour servir de point de repère aux navigateurs, et qui chaque année se rapproche d'un grain de sable du rivage qu'elle atteindra avec la fin des temps, était auréolée d'un nimbe éclatant.

La pêche avait été fructueuse. Le filet ramenait chaque fois une abondance de poissons, et le pêcheur grisé par le succès, s'attardait à la tâche. Il ne songea au retour que quand sa barque fut pleine.

Or, l'heure était avancée. Le soleil avait disparu derrière la pointe de Locquirec, le rivage s'effaçait au loin, et le noir et rugueux promontoire du Roc'hellas n'apparaissait plus, au fond de la baie, que comme un fantôme aux formes indécises. Il était temps de rentrer au port. Il tendit la voile et appuya sur les rames. Une heure ou deux, pensait-il, lui suffiraient pour parvenir à destination. Il connaissait les passes, et Saint-Michel n'était pas loin.

Un obstacle, auquel il ne s'attendait guère, entrava sa marche. Une brume épaisse, déroulant ses nuées floconneuses, enveloppa les eaux d'un blanc linceul.

Impossible désormais de prendre la direction, car il ne distinguait rien devant lui. Le vent était tombé. La voile dégonflée pendait inerte contre la vergue et ses rames semblaient battre une mer pleine d'étoupe.

Pendant une moitié de la nuit, il alla à l'aventure, donnant d'un côté et donnant de l'autre, sans que le bourg de Saint-Michel apparut.

Ses forces étaient à bout, et il commençait à désespérer, quand tout à coup il s'aperçut qu'il était à l'entrée d'un port. Qu'était-ce ? Il eût été incapable de le dire. Ce n'était ni Saint-Michel, ni aucun port de sa connaissance.

A travers le brouillard, on distinguait les lignes d'une puissante jetée qui s'allongeait au milieu de la mer et à l'abri de laquelle de gros navires étaient à l'ancre, et dans le fond une ville magnifique se dressait, peuplée de palais de marbre et d'églises, et couronnée de cent clochers, dont il n'avait jamais entendu parler en ces parages. Où donc se trouvait-il et qu'était-il arrivé de nouveau par-là ?

Il accosta à quai, et s'engagea dans les rues. Ces rues étaient larges et spacieuses, tracées en ligne droite, bordées de demeures luxueuses, telles qu'on en voit dans les grandes capitales, mais, chose étonnante, aucune n'était éclairée ; toutes étaient enveloppées des ténèbres les plus épaisses.

Chose plus étonnante encore, alors que des cités importantes, même quand elles sont plongées dans le sommeil, il monte un bruit sourd, et que, sur leurs chaussées, on rencontre ça et là quelques passants attardés, ici le plus profond silence régnait. Nulle voix d'homme ou de bête. Ni un appel d'oiseau de nuit, ni le cricri du grillon. Aucun être vivant ne foulait le pavé. On se serait cru dans une ville de morts.

De plus en plus surpris, le pêcheur allait cependant de l'avant et s'enfonçait dans l'intérieur, portant sur son épaule l'aviron dont il s'était armé, en prévision de dangers.

Quelle heure pouvait-il être ? Il ne le savait, car les horloges des tours étaient muettes, le firmament était vide d'étoiles et la lune avait disparu dans les nuages obscurs.

Peu à peu un sentiment indéfinissable remplissait son âme. Il arrivait à se persuader qu'il était en un lieu où le temps n'existait plus.

Il songeait à revenir sur ses pas quand, derrière une porte, sur l'une des places, il perçut un murmure de voix.

Sûrement des êtres humains se trouvaient là. Il souleva le loquet et s'engagea à l'intérieur d'une maison où une lumière pâlotte éclairait faiblement une sorte de salle à manger.

Il y avait là, assis auprès du foyer, un homme et une femme de taille imposante, et en des costumes qui ne ressemblaient aucunement à ceux du pays de Tréguier. En l'apercevant, ils cessèrent de causer, et ils le saluèrent avec courtoisie.

L'homme lui avait offert un siège.

“ Qui es-tu, mon fils ? demanda-t-il. Par quel hasard es-tu en ce lieu, et de quel endroit es-tu ? ”

Le pêcheur répondit, d'un air dégagé : “ Je suis un pauvre traîneur de filet qui a perdu sa route au milieu du brouillard, et que la malchance a égaré. Saint-Michel-en-Grève est mon berceau, et je voudrais bien y retourner. ”

Saint-Michel-en-Grève ! s'exclama l'homme, dont le visage s'était animé, beau village et braves gens ! de mon temps, il y avait par-là de forts gars qui n'avaient pas leurs semblables à la lutte. Je serais curieux de savoir si la race y est toujours aussi solide et si les muscles y sont aussi résistants. Donne-moi donc ton bras !

Déjà le pêcheur avançait son bras. Un geste expressif de la femme le lui fit retirer. Du regard, elle désignait son aviron. Il tendit celui-ci. L'homme le saisit et, sans même l'appuyer sur son genou, il le brisa en mille morceaux entre ses mains, avec autant de facilité qu'un petit morceau de bois sec.

Cela fait, il se rassit près du foyer, sans ajouter un mot, sans tourner les yeux. La femme était devenue aussi silencieuse. On les eût dits l'un et l'autre tombés en sommeil léthargique ou figés dans l'indifférence de la mort.

Le pêcheur de Saint-Michel n'avait pas envie de causer davantage. Il était en proie à une terreur folle. Sur son front perlait une sueur froide et tous ses membres tremblaient. Peu à peu il avait reculé jusqu'au fond de la salle. D'une main fébrile, il poussa la porte, enjamba le seuil, et se retrouva dans la rue. Elle n'avait pas changé d'aspect. Elle était toujours enveloppée de ténèbres, et l'on n'y marchait qu'à tâtons. A peine distinguait-il vaguement la silhouette des édifices qui la bordaient et qui avaient un air sépulcral. Il ne rencontrait d'ailleurs ni un être humain ni un animal, et seul le bruit de ses pas troublait le lugubre silence.

Maintenant, il ne songeait plus à pousser plus avant ses investigations ni à satisfaire sa curiosité. Son seul souci était de fuir ce lieu d'épouvante, et il s'en retournait à vive allure vers le port, pressé de retrouver sa barque et de regagner le large.

Il eut un soupir de soulagement quand il l'aperçut, se balançant mollement contre le quai. Il s'y jeta vivement et, réunissant toutes ses forces, il donna de ses rames avec vigueur, dans la direction de la haute mer. En passant à travers les navires à l'ancre, il n'osait lever la tête, car il lui semblait que c'étaient des fantômes, et les trous béants de leurs hublots lui paraissaient des yeux de morts qui le regardaient d'un air menaçant.

Il ne se sentit libre d'inquiétude que quand il fut loin de la jetée et que le dernier clocher de la ville maudite eut disparu à l'horizon.

Le brouillard continuait d'étendre son linceul sur la mer et la nuit durait toujours, longue comme un siècle.

Depuis quand se poursuivait l'aventure ? Depuis des heures, des mois, des années peut-être. Il n'était pas capable de le savoir, car il avait perdu la notion du temps, pas plus qu'il n'aurait pu dire d'où il venait.

Enfin, sous le souffle de la brise, les nuées cotonneuses qui embrumaient le ciel se dispersèrent, le soleil se leva radieux dans le firmament bleu, et il aperçut au loin les noires assises du Roc'hellas, la Croix de grève qui émergeait au-dessus des flots, avec la marée basse, et les maisons blanches de Saint-Michel qui se pressaient contre l'église, au milieu du feuillage vert des ormeaux.

Il fut bientôt dans le port. Or, au débarqué, une autre surprise l'attendait. Il y avait là une foule de constructions qu'il n'avait jamais vues, quoiqu'il fût de l'endroit, et qu'il y eût toujours vécu. La plupart des gens qu'il rencontrait ne le saluaient pas. Il leur était étranger. Les anciens s'arrêtaient et le dévisageaient longuement, semblant chercher un souvenir dans leur mémoire.

Enfin un vieillard le reconnut et eut une exclamation, comme devant un revenant. Il y avait en effet vingt-cinq ans qu'il avait disparu, et celui-là seul se rappelait de lui.

Son voyage vers la Ville morte avait duré non pas une nuit, mais un quart de siècle.

LES FEES

Résumé :

Si on écoute les anciens, il y aurait eu autrefois des fées dans le pays de Saint-Michel. Elles étaient invisibles pendant le jour, tandis qu'on les apercevait souvent la nuit. Elles auraient disparu de la grève lorsqu'on s'est mis à sonner l'Angélus à l'église de Saint-Michel. On affirme d'ailleurs que les fées reviendront "quand la religion s'éteindra".

Légende :

Les nuits de pleine lune, elles sortaient des grottes et des creux d'arbres pour aller danser sur la grève de Saint-Michel. Elles formaient des rondes avec un refrain, toujours le même, répétant en dansant « *Lundi, mardi, mercredi, lundi, mardi, mercredi, ...* ». Au village, une pauvre petite orpheline en mal d'amour avait entendu dire que les fées danseraient jusqu'à la fin du monde, si elles n'arrivaient pas à trouver la fin de la chanson. Un soir la pauvre petite se cacha dans un bosquet et, prise de compassion, entra dans leur ronde en chantant : « *Vendredi, samedi, dimanche, vendredi, samedi, dimanche, ...* ». Les fées furent si contentes d'apprendre la suite du refrain qu'elles la transformèrent, par une formule magique, en une belle princesse avec des cheveux blonds comme des louis d'or. Epuisée, la petite orpheline s'endormit sur la grève. Au petit matin, quand le froid la réveilla, elle se trouvait dans les bras d'un prince charmant. Il ne restait du bal qu'un grand rond sur le sable, là où elles avaient dansé, très vite balayé par la marée montante.

Certains anciens de Saint-Michel prétendent que les fées auraient disparu de la grève lorsqu'on s'est mis à sonner l'Angélus à l'église de Saint-Michel. Mais à Saint-Michel, cela fait bien longtemps qu'on ne le sonne plus, l'Angélus. On affirme d'ailleurs que les fées reviendront « quand la religion s'éteindra ». A ce jour, un seul michelois a revu ces fées. Voici son histoire.

Un soir au clair de lune, cet homme, accompagné de son chien, revenait d'une fête bien arrosée. Il aperçut près de la rivière du Kerdu un groupe de fées occupé à sécher un plein panier de linge brodé d'or et de diamant. Le chien aboya.

Aussitôt avertie, la plus vieille des fées cria : « *Eh ! là-bas. Pauvre tu es. Pauvre*

tu resteras ! ». Et elles disparurent en fumée. Pourtant la plus jeune trouva le jeune homme à son goût.

Toujours est-il que le lendemain matin une jeune fille, en quête d'un emploi, se présenta à la ferme du jeune homme. On la prit comme servante. Au matin, levée avant tout le monde, elle balayait la maison, allumait le feu dans la cheminée, soignait les bêtes et en attendant le lever du jour, elle avait déjà coupé plusieurs gerbes de blé quand les maîtres du lieu commençaient seulement à se lever. Première levée, dernière couchée. Elle n'avait pas sa pareille pour blanchir le linge au lavoir, mais elle blanchissait toujours la nuit.

Le jeune homme, émerveillait par son courage et son charme, la demanda en mariage. Elle dit oui à condition que son mari quoi qu'il arrive ne l'insulte jamais. On fit la noce et les mariés furent heureux longtemps, longtemps... Deux enfants étaient nés, les plus beaux du village.

Un matin de juillet, l'homme partit à la foire qui se tenait tous les ans au bourg de Saint-Michel. La femme sortit pour moissonner et engranger le blé. Le soir venu, au retour, le mari vit les gerbes rentrées. Il se mit tout noir en colère « *Sotte, dit-il, à sa femme. Tu vois bien que l'épi n'est pas mûr* ». Aussitôt sa femme disparut en fumée.

Un grand déluge de pluie se mit à s'abattre sur Saint-Michel. L'orage grondait à rendre sourd, le vent soufflait à déraciner les arbres, et la grêle se mit à tomber grosse et épaisse comme le poing.

Quelle désolation dans le pays de Saint-Michel et chez les voisins ! Il ne restait plus rien des récoltes. Lui, il avait le blé rentré mais sa femme, jamais, il ne la revit. Pourtant toutes les nuits, à son insu, elle revenait blanchir le linge, embrasser ses enfants et tenir la maison propre comme autrefois.

LE FILS DU PECHEUR

Résumé :

Il y avait une fois, à Saint-Michel-en-Grève, un pauvre pêcheur, resté veuf avec trois filles et un fils et qui faisait vivre péniblement sa famille du produit de sa pêche. Il mourut, en laissant à son fils Fanch le soin de nourrir et d'entretenir ses trois sœurs.

Légende :

Il y avait une fois, à Saint-Michel-en-Grève, un pauvre pêcheur, resté veuf avec trois filles et un fils et qui faisait vivre péniblement sa famille du produit de sa pêche. Il mourut, en laissant à son fils Fanch le soin de nourrir et d'entretenir ses trois sœurs. Fanch passait tout son temps en mer, avec son bateau, mais il n'était

pas heureux et ne prenait presque rien. Aussi, ses sœurs, dont la gêne augmentait chaque jour, étaient-elles assez dures pour lui, excepté la plus jeune, Mona, qui l'encourageait et le consolait de son mieux.

Un jour, il prit dans ses filets un beau poisson doré comme il n'en avait jamais vu.

- Remets-moi à l'eau, dit le poisson.

- Ah ! par exemple, non, pour une bonne foi que j'ai de la chance ! Et puis je serai battu par mes deux sœurs aînées, si je rentrais sans avoir rien pris.

- Remets-moi à l'eau, reprit le poisson, et tu prendras du poisson à discrétion, et en plus, quand tu arriveras à la maison, tu y trouveras trois lettres, écrites par trois princes qui demanderont tes trois sœurs en mariage.

Séduit par de si belles promesses, Fanch remit le poisson doré dans l'eau, puis, il jeta ses filets et les retira remplis de poissons, à se rompre. A chaque fois qu'il les jetait, c'était de même. Sa barque fut bientôt chargée, à couler bas, et il s'en revint à la maison, en chantant.

- Ecoutez Fanch, comme il chante ! se dirent les trois sœurs, qui filaient dans leur pauvre chaumière, sur le rivage ; il faut qu'il lui soit arrivé quelque chose d'extraordinaire ; il a peut-être fait une bonne pêche. Allons voir. Et elles coururent à sa rencontre, et jetèrent des cris de joie en voyant sa barque pleine de beaux poissons, jusqu'aux bords.

- Quel miracle ! Comment as-tu donc fait pour prendre tant de poissons, aujourd'hui ? lui demandaient-elles, à l'envi.

- Je vous dirai cela plus tard, répondit-il ; en attendant, allez chercher des paniers pour vider la barque, et demain, vous irez au marché de Lannion.

Ils furent occupés jusqu'à la nuit à transporter du poisson de la barque à leur habitation, et comme ils finissaient, arrivait à leur porte un messenger inconnu, avec trois lettres, une à l'adresse de chacune des trois sœurs. Et dans ces lettres, on leur marquait qu'il venait d'arriver, sur un beau navire, à Trebeurden, trois jeunes étrangers, qui les attendaient pour les épouser. Dans leur impatience de voir ces beaux inconnus, elles partirent immédiatement avec le messenger, bien qu'il fût déjà nuit noire, et Fanch resta seul avec son poisson.

Quatre jours après, il recevait une lettre de ses sœurs, qui lui disaient de se trouver le lendemain au Kozh-Yeoded, à l'embouchure du Leguer. Elles étaient déjà mariées, et elles voulaient faire leurs adieux à leur frère, en partant avec leurs maris pour leur pays, au loin, bien loin, bien loin.

Fanch alla au rendez-vous, et y trouva ses sœurs avec leurs maris, de fort beaux hommes et mis comme des princes. Il lui firent chacun un cadeau. Le mari de sa sœur aînée lui donna une barrique de menue monnaie, celui de la puînée, une barrique d'argent, et celui de la plus jeune, une boîte qui devait lui procurer instantanément tout ce qu'il souhaiterait, et il lui recommanda en même temps de bien veiller sur sa boîte, de peur qu'on la lui enlevât.

Les trois inconnus montèrent alors sur leur navire, avec leurs femmes, hissèrent les voiles et partirent. Fanch, de son côté, s'en retourna chez lui, avec la boîte et son argent placé sur une charrette attelée de quatre chevaux vigoureux.

Se trouvant riche désormais, il voulut voyager et se rendit à Paris. Il s'habilla en soldat et se promena par toute la ville.

Un jour, en passant par le marché aux poteries, il remarqua une vieille femme assise près de ses pots, attendant la pratique, et qui portait le costume de son pays.

Il s'arrêta à la regarder.

- Pourquoi me regardes-tu de la sorte, mon garçon ?

- C'est qu'il y avait longtemps que je ne vous avais vue, ma mère, répondit-il.

- Jésus ! mon fils, mon fils chéri, que je croyais mort à la guerre ! s'écria la vieille, en se jetant à son cou.

Fanch, qui n'avait plus ni père ni mère, et que ses sœurs avaient abandonné, comme nous l'avons vu, s'ennuyait d'être seul, et il se garda de détromper la vieille et l'accompagna jusqu'à sa maison. Elle était pauvre et vivait seule.

- Je vais te préparer le dîner, ma mère, dit Fanch, j'ai appris la cuisine, au régiment, et vous verrez comme je m'en acquitte ! Laissez-moi, un seul instant, allez faire rentrer vos pots, puis revenez dans une demi-heure, et tout sera prêt.

Et aussitôt que la vieille fut sortie, Fanch tira sa petite boîte de sa poche et dit :

- Par la vertu de ma petite boîte, je demande un bon dîner pour deux.

Et le dîner fut aussitôt servi sur la table, avec nappe, serviettes, couverts d'argent, bon vin et liqueurs.

Quand la vieille revint, elle s'écria, émerveillée :

- Jésus ! mon fils, comment as-tu pu, en si peu de temps ?...

- C'est que j'ai appris bien des choses, depuis que je vous ai quittée, ma mère. Asseyez-vous là, vis-à-vis de moi, et mangeons.

Et ils mangèrent et burent, à discrétion, et se grisèrent même un peu.

Fanch ne faisait que se promener par la ville, tous les jours, et se divertir, et sa boîte satisfaisait à toutes ses fantaisies, de sorte qu'on parlait déjà beaucoup de lui et qu'il excitait la curiosité.

Un jour, il dit à la vieille :

- Il faut, ma mère, que vous alliez à la cour et que vous demandiez au roi sa fille en mariage pour votre fils.

- Jésus ! mon fils, que dis-tu là ? Je n'oserai jamais faire cela !

- Il le faut, ma mère, et ne craignez rien, car selon ce qu'ils vous feront, ils auront affaire à moi.

La vieille se rendit au palais, dans son costume de paysanne bretonne, et demanda à parler au roi.

- Que lui voulez-vous ? lui demanda le portier.

- Demander sa fille en mariage pour mon fils.

Cette réponse fut accueillie par des rires et des plaisanteries, et la pauvre vieille s'en retourna chez elle, poursuivie par les huées de la valetaille.

- Laissez faire, ma mère, dit Fanch, et rira bien qui rira le dernier.

Et trois jours après, il lui dit encore :

- Vous allez retourner à la cour, ma mère, et cette fois, vous irez jusqu'au roi, et vous lui demanderez sa fille en mariage pour votre fils.

Et comme la vieille faisait des difficultés, en songeant à la manière dont elle avait été accueillie la première fois :

- Ne craignez rien, ajouta-t-il, le roi vous fera bon accueil, et personne ne vous manquera de respect.

Elle mit ses beaux habits de fête et partit, et au moment où elle franchit le seuil de la porte, Fanch tira de sa poche sa petite boîte, l'ouvrit et dit :

- Par la vertu de ma petite boîte, je demande que ma mère soit bien accueillie par le portier et le roi !

Et en effet, le portier ne fit aucune difficulté, cette fois, de la conduire jusqu'au roi, qui lui fit bon accueil et lui dit :

- Je désire voir votre fils, ma bonne femme, avant de répondre à votre demande ; dites-lui de venir ma parler, demain.

Le lendemain, avant d'aller au palais, Fanch retira sa petite boîte de sa poche, l'ouvrit et dit :

- Par la vertu de ma petite boîte, que je sois le plus beau garçon du royaume, que j'aie de beaux habits de prince, et que je plaise au roi et à la princesse sa fille !

Et aussitôt, il devint d'une beauté parfaite ; les habits de prince avec les ornements et les décorations de pierres précieuses, plus un beau carrosse doré et attelé de quatre chevaux superbes, arrivèrent aussi, et quand il partit, dans cet équipage, tout le monde l'admirait sur son passage, et on se demandait : “ Qui est donc ce prince étranger ? ” .

Le roi l'accueillit bien et lui demanda qui il était et de quel pays.

- Je suis , répondit-il, de la paroisse de Saint-Michel-en-Grève, en Basse-Bretagne ; mon père qui est mort aujourd'hui, était un pauvre pêcheur, et ma mère est cette vieille femme, portant le costume breton, que vous avez dû remarquer au marché de la poterie, car elle est marchande de pots de terre et d'écuelles.

- Ce n'est pas possible ! dit le roi.

- Je ne vous dis que la vérité, sire.

- Je le regrette alors, car, s'il en est ainsi, je ne puis vous donner ma fille en mariage.

- J'espère, sire, que vous reviendrez sur votre décision.

Et il prit congé du roi et il revint à la maison.

En y arrivant, il congédia son cocher et le carrosse, qui s'en retournèrent là d'où ils étaient venus, puis, sortant de sa poche sa petite boîte, il l'ouvrit et dit :

- Par la vertu de ma petite boîte, je désire avoir deux corbeilles de poires d'or, comme on n'en pourra trouver nulle part, à Paris !

Et les deux corbeilles de poires arrivèrent aussitôt. Il les fit porter à la cour, avec cette adresse : " A la princesse Blondine, de la part du fils de la vieille marchande de pots de terre ".

Tout le monde s'extasia sur la beauté du présent, et la princesse la première.

- Décidément, ma fille, lui dit le roi, cet homme sera votre mari.

La princesse fit la grimace et dit dédaigneusement :

- Moi devenir la femme du fils d'une marchande de pots de terre ! Y pensez-vous, mon père ?

Le jour suivant, le roi fit dire à Fanch qu'il désirait lui parler le lendemain matin.

La nuit venue, Fanch dit, en ouvrant sa petite boîte :

- Je désire qu'un beau palais s'élève devant celui du roi, avec un pont d'or conduisant de ma chambre à la sienne !

Ce qui fut fait, sur-le-champ.

Le lendemain, le soleil levant donna sur le palais merveilleux tout brillant d'or et d'argent, et tous ceux qui le voyaient en étaient éblouis et criaient à la magie.

- Quel homme ! s'écriait le vieux roi ; il faut que tu l'épouses, ma fille ; si nous le mécontentions, il est capable de détruire la ville, de fond en comble.

A dix heures, Fanch, tout resplendissant de velours, de soie et de pierres précieuses, se rendit de son palais à celui du roi, par le pont d'or qui allait de l'un à l'autre. Il était si beau et si brillant, qu'on eût pu croire que c'était le soleil lui-même. La princesse, séduite par tant d'éclat et de beauté, ne résista plus. Le mariage fut conclu et les noces furent célébrées, dans la quinzaine, avec grande pompe et cérémonie. Jamais on n'avait vu de si belles noces.

Fanch allait souvent à la chasse, avec un jeune seigneur de la cour qui avait courtoisé la princesse et avait espéré l'épouser. Quoique faisant bonne mine à son heureux rival, il nourrissait contre lui une haine sourde et ne cherchait que l'occasion de se venger. Un jour, qu'ils étaient tous les deux à la chasse, dans une forêt voisine, il l'abandonna et revint au palais en toute hâte. Il courut chez la princesse et lui dit :

- Qu'est-ce donc que votre mari ? Ce n'est pas un homme comme les autres.

- Je ne sais, répondit-elle, mais il est plein d'égards pour moi, et je suis heureuse avec lui.

- Il doit y avoir de la sorcellerie dans cette affaire ; il a sans doute quelque talisman, qui lui procure tout ce qu'il désire. Cherchons-le. Ils cherchèrent, et le seigneur ayant trouvé une boîte enrichie de diamants et qu'il ne connaissait point, s'en saisit, l'ouvrit, et elle lui demanda :

- Qu'y a-t-il pour votre service ?

- Je le tiens, son talisman ! s'écria-t-il, plein de joie.

Et il répondit à la boîte :

- Que la princesse et moi soyons transportés ensemble à 500 lieues d'ici, et que ce palais s'écroule, aussitôt après notre départ !

Ce qui fut fait aussitôt.

Quand Fanch revint de la chasse, en voyant son palais disparu, il comprit tout de suite ce qui s'était passé, et il s'écria :

- Ah ! le traître ! Il m'a enlevé mon talisman, avec ma femme, mais je les poursuivrai et je ne cesserai de marcher que lorsque je les aurai retrouvés !

Et il se mit immédiatement en route, et marcha, et marcha...

Un jour, en passant sous les murs d'un beau château, il reconnut sa sœur aînée, à une fenêtre. Il l'appela, et elle descendit aussitôt, l'embrassa, le fit entrer et lui servit à boire et à manger, ce dont il avait grand besoin, car il était bien fatigué et bien épuisé. Au coucher du soleil, son mari, qui était absent, rentra et témoigna sa joie de revoir son beau-frère. Fanch lui conta la trahison dont il était victime, et il lui promit de l'aider de tout son pouvoir. Il passa la nuit au château, et dormi dans un bon lit de plume, ce qui ne lui était pas arrivé depuis longtemps.

Le lendemain matin, au moment de partir, son beau-frère lui présenta une baguette blanche et lui dit :

- Voici une baguette qui marchera devant toi ; tu n'auras qu'à la suivre, et elle te conduira jusqu'à ta seconde sœur, qui demeure dans un autre château, à cent lieues d'ici.

Il arriva sans encombre au château de sa seconde sœur, qui était aussi à sa fenêtre, y passa une nuit, et le lendemain matin, au moment de partir, son beau-frère lui dit, en lui présentant une boule d'or :

- Voilà une boule d'or, qui roulera d'elle-même devant toi, et te conduira jusqu'au château de ta troisième sœur, à cent lieues d'ici.

Sa plus jeune sœur était à sa fenêtre, comme les deux autres, quand il arriva sous les murs de son château. Du plus loin qu'elle le vit venir, elle le reconnut et descendit à sa rencontre. Elle le fit manger et boire des vins les plus généreux, et son mari, qui était absent, rentra aussi avant la nuit. Dès qu'il aperçut Fanch, il lui dit :

- Tu as perdu ta boîte et ta femme, mon cher beau-frère, et tu es aujourd'hui malheureux.

- Hélas ! oui, répondit Fanch.

- Eh bien ! rassure-toi, je te ferai retrouver l'une et l'autre.

Et il appela un chat et un rat, qui s'empressèrent d'accourir.

Et il leur dit :

- Vous allez vous rendre ensemble dans l'île des maquereaux, au milieu de la mer. Vous y verrez un beau château et vous pénétrerez par la cheminée dans la chambre à coucher du prince et de la princesse qui l'habitent. Ils seront couchés et dormiront, quand vous arriverez, et, près du lit, un petit enfant dormira aussi, dans son berceau. Toi, rat, tu monteras dans le berceau et étoufferas l'enfant, qui se mettra à crier. Ses cris réveilleront le père et la mère,

et celle-ci dira à l'autre : “ Allez voir ce qu'a l'enfant, pour crier de la sorte ”. L'homme se lèvera et ira au foyer pour allumer la chandelle aux charbons cachés sous la cendre. Toi, chat, tu seras sur la pierre du foyer, et tu l'égratigneras et l'empêcheras d'allumer sa chandelle. Il criera, quand tu le grifferas, et la femme se lèvera, à son tour, pour voir ce qui se passe. Alors, toi, rat, tu te glisseras sous l'oreiller de leur lit et tu enlèveras une petite boîte que tu trouveras cachée. Dès que vous tiendrez la boîte, vous partirez par la cheminée et me la rapporterez bien vite. Allez, et faites de point en point comme je vous ai dit.

Ils partent, arrivent dans l'île et pénètrent dans le château. Le rat étouffe l'enfant, dans son berceau ; le chat égratigne l'homme, qui crie ; la femme se lève, ils se heurtent et roulent l'un sur l'autre, en renversant le berceau ; le chat les égratigne aux jambes, à la figure, et ils poussent des cris affreux. Profitant de tout ce désordre, le rat enlève la boîte, cachée sous l'oreiller, et ils décampent alors, par la cheminée. Une corde leur avait été tendue au-dessus de l'eau, entre la terre ferme et l'île. A peine engagés sur la corde, ils se querellent, je ne sais à quel sujet, et le chat jette le rat à la mer, avec la boîte, et se sauve.

En le voyant arriver seul, son maître lui demande :

- Où est le rat avec la boîte ?
- Je ne sais pas, répond-il.
- Tu l'auras jeté à la mer, maudit animal, mais, tu me le payeras !

Et il va prendre un balai. Mais, le chat saute par la fenêtre, grimpe par-dessus le mur de la cour et se sauve dans les bois.

Le rat arrive aussi, quelque temps après, tout trempé et tout meurtri.

- Où est la boîte ? lui demanda son maître.
- Au fond de la mer ; le chat m'a jeté à l'eau avec elle.

Le prince, qui avait pouvoir sur tous les poissons de la mer, se rend alors sur le rivage et appelle le roi des poissons. Il arrive et lui dit :

- Il faut que vous me trouviez une petite boîte, garnie de diamants, qui est tombée à la mer, entre la terre et l'île.

Le roi des poissons appelle tous ses sujets et leur demande si aucun d'eux n'a trouvé la boîte. Nul ne l'avait vue. La vieille arrive après tous les autres poissons.

- Allons ! la vieille, lui dit le roi, toujours en retard !
- Oui, mais je vous apporte un beau bijou, sire, répondit-elle.

C'était la boîte. Le roi la lui prit dans la bouche et la remit au prince. Celui-ci se hâta de la porter à son beau-frère, et Fanch, aussitôt qu'il la tint, dit :

- Par la vertu de ma petite boîte, que je me trouve comme devant, dans mon beau château, à Paris, et que le traître reste à crever de faim, dans son île, avec la traîtresse qui l'a suivi !

Ce qui fut fait à l'instant.

Depuis, je n'ai pas eu de leurs nouvelles.

Miracle à saint-michel

Résumé

Un soir d'hiver, vers la fin de décembre, une mère et son enfant cheminaient à grand-peine dans le sable des dunes qui, à cette époque déjà lointaine, protégeaient Saint-Michel-en-Grève des fureurs de la tempête Après avoir contourné les croix du cimetière penchées sous l'effet du vent, le couple parvient enfin à l'église....

Légende

Un soir d'hiver, vers la fin de décembre, une mère et son enfant cheminaient à grand-peine dans le sable des dunes qui, à cette époque déjà lointaine, protégeaient Saint-Michel-en-Grève des fureurs de la tempête.

La nuit était calme et douce, comme il arrive parfois en Bretagne. Les éléments faisaient trêve. Seule au moins bruissait la mer calmée et, sur cette basse sonore qui ne s'arrête jamais, se détachait la plainte des moutons au pacage.

Les étoiles scintillaient et leurs reflets palpitaient dans les mares et les eaux des rivières du Roscoat et du Yar qui serpentent à travers les grèves.

Après avoir contourné les croix du cimetière penchées sous l'effet du vent, le couple parvient enfin à l'église. La mère pousse la porte qui grince et les voilà tous les deux dans la nef qui sent la pierre humide, l'encens et la cire refroidie. Ils s'approchent de la crèche. La lumière de quelques bougies fait sortir de l'ombre les détails du jubé et les statues peinturlurées de couleurs violentes.

L'enfant, les yeux cachés par un bandeau, est effrayé par le silence du lieu et se blottit craintivement contre sa mère qui le cache dans les plis de sa mante.

"Maman, qu'est ce qu'il y a dans l'église, à côté de moi ?

- Un ecce homo, mon Yannick.
- Qu'est-ce que c'est, un ecce homo ?
- C'est une statue qui représente le Christ montré aux Juifs alors qu'il vient d'être frappé jusqu'au sang par les soldats de Ponce Pilate. Il a une couronne d'épines sur la tête, un manteau rouge et les poings liés. Ecce homo !
- Ponce Pilate ? Qui était Ponce Pilate ?
- Le Chef des Romains. Tu sais bien, on dit dans le Credo "a souffert sous Ponce Pilate, a été crucifié".
- Crucifié ?
- Jésus-Christ, dépouillé de ses vêtements, fut crucifié, cloué à une croix par les pieds et les mains, entre deux voleurs. Arrivé au Golgotha, ils l'y crucifièrent ainsi que les malfaiteurs, l'un à droite, l'autre à gauche.
- Et à côté ?

- Une Vierge de pitié, comme celle que nous avons vue, avant que tu ne sois malade, au pèlerinage de Saint-Carré

Itron Varia Sant-Kare

Mamm Jezus, Mamm a druez

Le Christ mort a été descendu de la croix et remis à sa mère. Il est nu et rigide, ses yeux sont pleins de sang. Il repose sur les genoux de Marie comme lorsqu'il était un petit enfant.

- Et plus loin, tout au fond ? Je sens sur mes joues un souffle de chaleur.

- C'est la crèche. Il y a saint Joseph, la Vierge Marie.

- C'est la même Vierge Marie ?

- Oui, mais c'est le jour de la naissance de son fils, aussi est-elle tout à sa joie. A genoux, les mains jointes et souriantes, elle regarde, avec amour, son enfant couché sur la paille. A côté, saint Joseph dans sa robe de bure. Derrière, le bœuf et l'âne tendent le cou, regardent, et de leur souffle réchauffent le nouveau-né.

"Il y a aussi, entourant la grotte où s'est réfugiée la sainte Famille, des collines faites de papier rocher, où paissent des moutons de plâtre, que gardent des bergers, houlette au poing.

"Plus loin encore, sur une route aride, guidés par une étoile, cheminent des Rois mages, leurs chameaux et leurs serviteurs. Ils viennent de l'Orient, à travers les déserts, pour adorer l'enfant Dieu.

La mère du Christ, maman, c'est comme toi, tu étais heureuse, et fière quand je suis né, car, tu me l'as dit bien souvent, j'étais un beau petit garçon ; malheureuse quand je suis devenu aveugle et encore malheureuse maintenant, dis, maman ?"

La mère, que ces paroles atteignent au plus profond du cœur, ne répond pas. Elle pousse légèrement l'enfant vers une chaise et lui dit dans un souffle :

"Mets-toi à genoux, dis ta prière, Yannick, prie la Vierge Marie qui, sois-en certain, ne nous oublie pas et veille sur nous :

En anv an Tad

Hag ar mab

Hag ar spered santel"

Et les larmes coulent sur le visage de la mère.

"Viens, mon petit, il se fait tard, il faut que je monte à la boulangerie, puis on retournera à Kerbiriou.

- Je suis fatigué, maman, et puis je me cogne partout, si tu veux bien je vais m'asseoir et t'attendre ici.

- Tu n'auras pas froid dans cette église humide ? Tu n'auras pas peur ?

Ecoute le vent qui vient de se lever, écoute la mer qui brise à Toul-ar-Vilin !

- Oh ! non ! Pourquoi aurais-je peur puisque je suis avec le petit Jésus ?"

La mer part au village après avoir doucement refermé la lourde porte.

Yannick, resté seul, tourne son visage vers la crèche qu'il ne peut voir. Une poutre craque, le vent qui souffle sur la mer lui apporte les cris mélancoliques des oiseaux perdus sur les sables des grèves et les bêlements des moutons parqués dans les dunes prochaines.

Une sorte d'engourdissement s'empare petit à petit de l'enfant qui s'endort recroquevillé sur sa chaise. Il rêve.

Et bientôt, pour lui, la crèche s'anime, les personnages ne sont plus des santons d'argile peinte, mais des êtres de chair et de sang.

Le nouveau-né vagit, agite ses petits bras, et la Vierge Marie fredonne à mi-voix, pour l'endormir. Saint-Joseph casse du bois, allume du feu et vaque aux soins du ménage. Les animaux, le boeuf et l'âne, remuent la tête et font tinter leurs chaînes.

Derrière et au-dessus de la grotte, des collines rocailleuses de la Judée, âpre et nue, pays triste où, parmi les pierres éclatées, fleurit l'asphodèle au feuillage blême. Et sur ces hauteurs désolées, des bergers, autour d'un maigre feu, commencent les veilles de la nuit. Les étoiles brillent au ciel.

Tout à coup, il y a dans l'église, dans ce qui est devenu le pays de Bethléem, et au-dessus de la crèche, une série de palpitations lumineuses. On dirait qu'une lumière, cachée derrière les collines, augmente par instants d'intensité puis s'affaiblit pour grandir à nouveau, tout envahir et s'éteindre enfin.

Les bergers apeurés se serrent les uns contre les autres et lèvent la tête pour scruter le ciel.

Les palpitations recommencent bientôt, puis la lueur grandit, grandit jusqu'à venir toucher, éclairer le groupe des bergers qu'elle environne de sa gloire. A ce moment, venant d'une faille entre deux rochers, se présente à eux un personnage tout resplendissant de lumière. Devant leur frayeur, et leur attitude menaçante, il fait un geste d'apaisement et leur dit "Je suis l'Ange du SeigneurN'ayez point de crainte, car je vous annonce une grande nouvelle. Tout le peuple sera dans la joie. Aujourd'hui, dans la ville de David, un Sauveur vient de naître qui sera le Messie. Allez à Bethléem pour adorer le nouveau-né. Vous le trouverez dans la grotte proche de l'hôtellerie, sur la petite place où débouche la route de Jéricho ; là où pousse un grand pin.

- Dans une grotte le Messie ? Impossible, répond le maître berger, il n'a pu naître que dans un palais !

- Souvenez-vous pourtant des paroles du prophète Zacharie.

"Ton roi viendra à toi, juste et sauveur ... humble ! ...". Vous avez bien entendu, humble ! Il a voulu venir au monde sans éclat, comme le dernier des hommes, pour bien prouver dès l'abord qu'il est né surtout pour les déshérités, pour ceux dont la vie sans joie n'est qu'une longue suite de peines, de fatigues et de souffrance... Les autres, les nantis, les riches ont-ils besoin de lui ? ...

"Le Sauveur qui est le Christ vous est né.

"Allez à Bethléem ! Vous le reconnaîtrez à ceci, c'est que vous le trouverez emmailloté et couché dans une mangeoire.

"Allez, allez à Bethléem voir le tendre agneau qui vient de naître et réjouissez-vous, poussez des cris de joie car, pour vous, le temps du vrai bonheur est proche."

Alors une voix s'élève et chante :

"Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !"

Un chœur invisible, une multitude de l'armée céleste l'accompagne, louant Dieu et disant : "Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté."

Puis les voix se taisent, la lumière s'affaiblit lentement et s'éteint.

L'Ange du Seigneur disparaît comme évanoui, et les bergers se retrouvent seuls autour de leur feu qui charbonne, se demandant qu'ils n'ont pas été victimes d'un enchantement, s'ils n'ont pas rêvé tout éveillés.

Mais comprenant enfin que le temps marqué par les prophéties est échu, ils se disent les uns aux autres : "Allons à Bethléem, voyons ce qui s'y est passé, cet événement que le Seigneur nous a fait dire." Ils s'y rendirent en hâte, chargés de provisions, chantant et jouant de leurs instruments : luths, tambours et pipeaux

...

Yannick les voit descendre la colline et se diriger vers la ville où des lumières scintillent.

Quand les bergers furent entrés dans la grotte, ils y trouvèrent Marie, Joseph et le nouveau-né dans la crèche. Et l'ayant vu, ils publièrent la révélation qui leur avait été faite touchant cet enfant. Puis ils s'en repartirent, louant et glorifiant Dieu.

Les bergers disparus au détour du chemin qui menait vers les collines où paissaient leurs troupeaux, la scène demeura vide un moment, et l'on ne voyait plus dans la pénombre que la mère et son fils. Mais, tout à coup, dans une lumière dorée, apparurent un fond de paysage, les Mages et leur cortège d'un faste et d'une somptuosité indescriptibles. Il y avait en tête Melchior, roi des Perses, Gaspard, roi des Indiens, et Balthazar, roi des Arabes qui chevauchaient de front devant une cavalerie innombrable que conduisaient douze capitaines, et des chariots et des bêtes de somme chargées de présents : de la myrrhe, de l'aloès, de la pourpre, du nard précieux, de la cinnamome, de l'encens, de l'or et des pierres précieuses. Et tout le cortège avec ses rois, le diadème en tête, ses hommes d'armes, ses capitaines, ses chariots, ses bêtes de charge, au son d'une fanfare éclatante, monte vers Bethléem, la ville.

Puis tout s'efface, la Judée farouche, la grotte misérable, les bergers et leurs troupeaux, le cortège magnifique des Rois mages.

Et maintenant, la petite église de Saint-Michel-en-Grève est baignée d'une lumière bleutée d'une douceur infinie. Nous sommes en Galilée, à Nazareth pour tout dire, sur les hauteurs au pied desquelles, dans une gorge profonde, sommeille le lac de Tibériade.

C'est là, dans une modeste maison, que Jésus, entre son père le menuisier et sa mère, vit ignoré du reste du monde, parmi les pêcheurs du lac, les vigneron, les laboureurs et les artisans.

Autour d'eux, une terre féconde et plantureuse, des champs d'orge et de blé, des oliviers, les fuseaux noirs des cyprès sur des coteaux au profil harmonieux fleuris de coquelicots et de reines-marguerites ; dans les vallées où bruissent les eaux vives descendues de l'Hermon, la neige parfumée des amandiers en fleur.

C'est là que l'enfant Dieu, à l'exemple de son père nourricier, travaille et façonne jougs, flèches d'attelages, lits, coffres, sièges, huches et pétrins. Il croit et se fortifie, rempli de sagesse, et la grâce de Dieu est sur lui.

Le temps s'écoule encore ...

Maintenant Marie porte la robe étroite des veuves, car le bon charpentier, sa tâche accomplie, a quitté ce monde. Jésus est devenu un homme, celui qui prêche dans les synagogues.

Mais ce soir, il est dans la pauvre église, près de l'enfant aveugle. Tout vêtu de blanc, il resplendit de lumière.

Il se tourne vers l'enfant et lui dit :

"Yannick, petit Yannick, m'aimes-tu, crois-tu en moi ?

- Oh ! oui, mon doux Jésus.
- Alors, tu verras la gloire de Dieu, car je suis la lumière et la vie. Je suis venu en ce monde pour que voient ceux qui ne voient pas. Ta foi t'a sauvé."

Le Christ s'avance alors, étend la main et les doigts miséricordieux touchent les paupières de l'enfant qui s'éveille aussitôt.

Comme s'il en avait reçu l'ordre, il arrache le bandeau qui couvrait ses yeux.

La porte de l'église grince, quelqu'un entre, hésite un moment sur le seuil.

L'enfant se retourne vivement. Dans la clarté qui vient de la mer et du ciel, il aperçoit sa mère, enveloppée de sa mante noire, la tête auréolée de ses cheveux blonds.

Oh ! maman, comme tu es belle !

- Mon Yannick, tu vois ? Que Dieu soit béni !"

Et l'enfant raconte à sa mère non seulement le rêve merveilleux qu'il vient de vivre, mais le moment ineffable qu'il a connu quand le Christ l'a touché de ses doigts de lumière et il dit :

"Pourquoi, maman, Jésus m'a-t-il guéri ?

- Dieu qui sait que tu l'aimes a voulu en cet anniversaire de sa naissance te redonner la vue, afin que tu puisses le glorifier dans les jours à venir et jusqu'au moment où tu iras le rejoindre au ciel près de sa mère qui a tant souffert pour lui."

Les rites de la fontaine Saint-Efflam

Résumé :

C'est du bout de son baton que Saint-Efflam pour soulager le roi Athur qui combattait le dragon fit jaillir la fontaine qui se trouve au pied de la chapelle de Toul-Efflam. Voici quelques-unes des traditions locales :

Les rites :

L'eau de la fontaine permettait aux conscrits de tirer un bon numéro pour échapper à l'armée. : Une vieille femme y trempait à minuit deux serviettes blanches qu'elle plaçait ensuite en croix, toutes mouillées, sur la poitrine du conscrit.

Mais c'est surtout des questions que l'on y posait en observant le mouvement de morceaux de pain que l'on jetait dans l'eau.

Test du mariage : Deux morceaux de pain doivent rester à la même distance tout au long du trajet sans s'éloigner.

Test de tromperie : Le mari soupçonneux dépose trois bouts de pain : celui qui représente le saint doit ne se rapprocher des deux autres si les soupçons sont sans fondement.

Test de dénonciation : Un lundi, à jeun, on jette plusieurs morceaux de pain auxquels on donne les noms de ceux que l'on soupçonne de vol : le coupable est désigné par celui des morceaux qui reste au fond.

Annexe La ville de Lexobie

D'après certaines sources, la grève de Saint-Michel aurait été jadis recouverte d'une vaste forêt (chênes, hêtres, bouleaux,..). Cette vaste forêt peuplée d'animaux sauvages (ours, loups,..) était appelée forêt de "Lexobie" (nom lié à la ville du Yaudet) et aurait été détruite en 709 par les envahissements de la mer. La vieille cité détruite du Yaudet (vetus civitas), dont parlent les légendes et tous les documents écrits au moyen-âge, avait un nom dans l'antiquité. Ce nom, quel était-il? Is ou Lexobie? La baie de Douarnenez revendique Is. Au Yaudet appartient Lexobie ou Lexovie. Maintenant, à quelle époque et par qui fut détruite cette ville? En 836, un général danois, du nom de Hasting ou Haston, vint débarquer avec une flotte à l'embouchure du Léguer, et assiégea la ville de Lexobie:

**" Hasting, (dit le poète breton), a denas gant listri
Deus a Danemark da Lexobi,
Hag en deus hi assieget**

Gant pevar mil a soudardet. "

Les habitants firent bonne contenance et repoussèrent plusieurs assauts. Enfin ils se rendirent. Sans respect pour les conditions stipulées par eux et acceptées par Hasting, ce barbare se précipita dans la ville dès que les portes en furent ouvertes, et passa impitoyablement tous les habitants au fil de l'épée, sans distinction de rang, d'âge ni de sexe. " Urbs vero Lexoviorum directa fuit à Danis et penitus solo excisa, dit la Gaule chrétienne ". Haston, dit l'historien le Baud, " persécutant les régions maritimes des Gaules, pris Lexovium et la disrompit ". Tel fut le sort de cette ville, qui, la première dans l'Armorique, croit-on, brisa pour toujours ses idoles et chassa ses Druides pour embrasser le christianisme!. En 1859, B. Jollivet, notait "on remarque au fond de la baie, sur une hauteur, plusieurs monuments druidiques".

Nous voyons par des documents du quinzième et seizième siècles que les côtes de Trédrez, St Michel et Plestin étaient encore à cette époque couvertes de futaies, et qu'elles ont fourni des bois pour la réparation ou la construction des charpentes des églises des pays environnantes. Nous pensons dit B. Jollivet (Côtes-du-Nord, histoire et géographie de toutes les villes et communes, tome IV, paru en 1859), "que ce pays a été longtemps abandonné aux seuls soins de la nature et qu'il n'y a pas plus de quelques siècles qu'il est habité. En 1812, des traces de cette forêt apparurent en plusieurs endroits de la rade, après un grand orage: des tronçons d'arbres forestiers se montraient partout".

Une légende raconte que la Lieue de Grève recèle sous ses sables une de ces cités endormies. Elle s'appelait Lexobie et s'étendait, croit-on, depuis les Triagoz, banc de récifs qui se dit encore en breton Treoger (le bas de la ville, pour Traou ou Traon-ger peut-être), jusqu'à un second banc d'écueils qui forme l'entrée de Locquirec et qu'on nomme Keinger (le dos ou le haut de la ville). Or sept lieues de mer séparent Keinger de Treoger!. Lexobie remonte sur l'eau une fois par an à Noël; mais rares sont ceux qui l'ont vue et plus rares encore ceux qui ont franchi son enceinte.

Extrait de "Dictionnaire historique de Bretagne" Chaboseau (A),

A partir de 780, les Nortmanni prennent l'habitude de ravager les côtes nord de l'Armorique. Nominoë réussit à s'y opposer vers 836 notamment dans le Léon et le Trégor.

Personnages :

Nominoe, Hastings

Forces en

présence :

* Flotte danoise sous les ordres de Hastings (nombre de drakkars incertain, peut-être 100 ?)

* Nominoë avec une armée ducale importante (5000 à 10 000 h ?)

Notice :

De nombreuses opérations de pillage par les Nortmanni ont eu lieu du VIII^e au Xe siècle dans la zone qui entoure Lannion et Tréguier. Plusieurs historiens ont relevé un premier raid, vers 786 à Lexobie, près de Trécor, ce qui est sans doute une erreur, car aucune ville de ce nom n'existe dans la région, même si le nom de Lexovium apparaît dans une vie tardive de saint Tugdual et si les restes de fortification gallo-romaines du Yaudet (Ploulec'h), ont pu être les témoins d'un combat avec un adversaire venu de la mer. Plus sérieux en effet sont les récits de batailles que d'autres historiens attribuent à Nominoë vers 836, avec des résultats mitigés contre les pirates danois sur les côtes du Léon et du Trégor. Si l'on s'en tient aux habitudes de ces derniers, il s'agit sans doute de villes protégées en fond d'estuaire et possédant une église ou un monastère important, cible habituelle des pirates danois. Trois villes au moins correspondent à cette définition : Saint-Pol sur la Penzé, Ploulec'h sur le Léguer et Tréguier sur le Jaudy. Notre préférence va plutôt à la troisième, simplement parce que c'est la plus accessible et que le monastère de "Trécor" figure aussi dans certains récits. On ne doit pas exclure toutefois que plusieurs autres villes comme Pleubian aient pu être concernées par la même campagne. Cette bataille fut très dure et meurtrière des deux côtés : il n'y eut ni vainqueur, ni vaincu. Probablement un arrangement permit aux Danois de repartir honorablement, tout en les dissuadant de revenir. Quant à Nominoë, sa réputation de grand guerrier resta sauve.

Résultat :

Cette bataille importante bien qu'imprécise est la première de ce type entre Bretons et Normands. Il n'y en eut pas d'autre sous le règne de Nominoë, mais beaucoup par la suite, notamment sur les rives de la Loire.